Les manuels de divination japonais au début de l'époque d'Edo (xvii^e siècle) : décroisonnement, compilation et vulgarisation

Divination Manuals in Early Edo period (17th century): Disclosing, Compiling, and Vulgarizing

要旨

Matthias Hayek

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/extremeorient/280>

DOI : 10.4000/extremeorient.280

ISSN : 2108-7105

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2013

Pagination : 83-112

ISBN : 978-2-84292-367-9

ISSN : 0754-5010

Référence électronique

Matthias Hayek, « Les manuels de divination japonais au début de l'époque d'Edo (xvii^e siècle) : décroisonnement, compilation et vulgarisation », *Extrême-Orient Extrême-Occident* [En ligne], 35 | 2013, mis en ligne le 01 mai 2016, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/extremeorient/280> ; DOI : 10.4000/extremeorient.280

**Les manuels de divination japonais
au début de l'époque d'Edo (xvii^e siècle) :
décloisonnement, compilation et vulgarisation**

Matthias Hayek

Le développement d'un marché du livre, imprimé ou manuscrit, est l'une des caractéristiques bien connues de l'époque d'Edo (1603-1868). À côté des livres d'art ou des feuillets illustrés, on voit également fleurir des ouvrages d'un genre nouveau, dont il convient d'étudier la place qu'ils occupèrent dans le paysage intellectuel et cognitif de cette période. Il s'agit de manuels, *shinan-sho*, dont le but avoué est de mettre des connaissances spécialisées à la portée du plus grand nombre. Une simple recherche dans le « Catalogue des livres japonais anciens » (mis à disposition par l'Institut National de Littérature Japonaise) avec pour seul mot-clé le terme même de *shinan* ramène quelque 625 entrées, mais il faudrait revoir ce nombre à la hausse dans la mesure où tous les manuels ne comportent pas ce mot dans leur titre. En observant ces résultats, on constate que de tels ouvrages couvraient quasiment tous les champs du savoir de l'époque, depuis les « sciences » (médecine, nutrition, astronomie, calendrier) jusqu'aux plaisirs du monde (jeux de société, séduction, pratiques sexuelles) en passant par les arts (musique, peinture, poésie) et la vie quotidienne (règles épistolaires, tenue de la maisonnée...). Au cœur de cette variété, on trouve notamment un nombre très important de manuels dédiés à toutes sortes d'arts divinatoires.

Cela ne devrait pas nous surprendre outre mesure : le *Canon des mutations*, *Yi jing* (jp. *Ekikyô*), célèbre ouvrage fondant la méthode de divination par l'achillée millefeuille, fait partie des Classiques du confucianisme depuis l'époque des Han en Chine. Les lettrés japonais, férus de sciences chinoises, ont eux aussi goûté les joies de la glose de ce classique, et nous ont laissé nombre de commentaires¹. Mais les « ouvrages pointant le Sud » (*shinan-sho*) dont il sera question ici appartiennent à un tout autre registre. Loin de la pure spéculation intellectuelle, ils se présentent comme des guides pratiques destinés à donner les clés d'utilisation de diverses méthodes divinatoires.

1. Ng 2000 : 24 *sqq.*

L'existence même de tels ouvrages nous révèle à quel point la mantique pouvait être présente dans le paysage intellectuel et cognitif de l'époque d'Edo. Dès lors, l'étude de ces manuels devrait nous permettre de mieux comprendre comment la divination était intégrée au domaine du « savoir » ou du « savoir-faire », au point que l'on lui consacre des livres entiers d'initiation.

Nous verrons ainsi comment les premiers livres imprimés de divination sont apparus au début du xvii^e siècle en tant que substituts améliorés d'outils jusqu'alors manuscrits. Puis, nous tenterons de mettre en lumière le développement de commentaires, c'est-à-dire de véritables guides destinés à être utilisés conjointement avec lesdits outils. Enfin, nous observerons les transformations subies par les manuels à partir de la fin du xvii^e siècle, et comment ces changements ont été rendus possibles par l'émergence progressive d'auteurs/compilateurs s'affirmant comme diffuseurs et correcteurs du savoir.

Notons d'emblée que nous nous intéresserons principalement à des ouvrages essentiellement destinés à un public de spécialistes, confirmés ou en devenir, c'est-à-dire de devins professionnels. Cela ne signifie pas qu'il n'existait aucun ouvrage de vulgarisation à destination des non-spécialistes — des almanachs imprimés, porteurs d'indications pour connaître le caractère faste ou non des jours, ainsi que d'autres ouvrages connexes ont été publiés tout au long de l'époque d'Edo — mais nous préférons laisser cette question en suspens, car les rapports complexes qu'ils entretiennent avec les livres spécialisés et la pratique des spécialistes mériteraient un article à part.

En retraçant l'évolution des manuels de divination, il s'agit avant tout pour nous de replacer les art mantiques au sein d'une dynamique plus globale, d'« exotérisation », compilation, et ré-ordonnancement critique des savoirs qui caractérise ce que l'on pourrait qualifier d'humanisme japonais. En effet, ce que l'on peut observer nous semble présenter d'importantes similarités avec les transformations de la production et de la diffusion du savoir en Europe entre la Renaissance et l'époque des Lumières : émergence d'une nouvelle intelligentsia, « redécouverte » du passé lointain et critique du passé immédiat, et développement de nouveaux *media* de diffusion².

Des manuscrits aux imprimés

L'aube de la période d'Edo constitue un pivot important dans l'histoire de la divination japonaise. Après une centaine d'années de guerres et de rivalités intestines entre des seigneurs régnant sur des fiefs dispersés, le gouvernement imposé par Tokugawa Ieyasu, vainqueur de la bataille de Sekigahara (1600),

2. Voir Barbier 2006, Burke 2000.

apporta progressivement paix et unité à l'archipel à partir du début du xvii^e siècle. Cette nouvelle donne permit non seulement le développement de grandes centres urbains comme Kyôto, centre culturel essentiel, un mouvement déjà amorcé au siècle précédent³, mais contribua également à bouleverser les fondements même des modes « traditionnels » de transmission du savoir. En ce qui concerne la divination, la « Pax Tokugawa » conduisit à des changements lourds de conséquences, entraînant graduellement d'importantes transformations.

Il ne s'agit bien sûr pas de dire que la divination ne jouait qu'un rôle mineur dans la société japonaise avant l'époque d'Edo. Bien au contraire, rien n'indique que les arts mantiques aient été délaissés depuis l'établissement au viii^e siècle d'un bureau officiel (*onmyôryô*) en charge de ce domaine ainsi que des domaines connexes que sont l'astronomie et le calendrier. Quelles que soient les transformations survenues par la suite, notamment en ce qui concerne les praticiens et les techniques, la divination a continué d'occuper une place de choix au sein de la culture des élites dirigeantes au travers des « deux Moyen-Âge », c'est-à-dire des époques Kamakura (fin xii^e siècle-1333) et Muromachi (1336-1573)⁴. Qui plus est, de nombreux témoignages, qu'il s'agisse de chroniques militaires, de notes personnelles ou même d'œuvres de fiction, font état de la participation active des devins dans les affaires militaires du xvi^e siècle, cette période troublée dite des « Provinces en lutte » (*sengoku*) qui précède l'époque d'Edo. Véritables stratèges, ces devins au service des chefs de guerre conseillaient des tactiques à leurs maîtres, prévoyaient les mouvements ennemis ou choisissaient les jours propices aux batailles⁵. Par ailleurs, d'autres sources de la fin du xvi^e siècle, comme certains rouleaux illustrés (*emaki*) ou encore des pièces de théâtre, mettent en scène des devins intervenant dans des affaires plus « mondaines »⁶. Néanmoins, avant l'essor de l'imprimerie, les arts mantiques restaient limités à double titre. En termes d'accessibilité d'une part, ils demeuraient réservés aux spécialistes et à une petite élite cultivée, en particulier la noblesse de cour. La variété des techniques, d'autre part, semble avoir été relativement restreinte, vraisemblablement suite à la disparition et/ou au non-renouvellement des sources. En résumé, les connaissances divinatoires

-
3. Il ne s'agit évidemment pas ici de dire que Kyôto n'existait pas en tant que ville avant le xvii^e siècle : la capitale, fondée à la fin du viii^e siècle, fut toujours un centre culturel. Néanmoins, les profondes transformations de son paysage entamées par Toyotomi Hideyoshi 豊臣秀吉 (1537-1598) à la fin du xvi^e contribuèrent largement à sa renaissance en tant que ville moderne prête à assumer un rôle décisif dans la production et la diffusion du savoir. Voir Fiévé (dir.) 2008.
 4. Voir Butler 1996.
 5. Voir Owada 小和田 1998.
 6. Voir Hayek 2010.

« médiévales » étaient concentrées entre les mains de quelques spécialistes, proches de grands centres de savoir : les cercles religieux, les aristocrates en lien avec l'antique bureau de la divination (surtout issus des familles Abe et Kamo) ou avec la « voie du calcul » (*sandô*), et enfin l'école Ashikaga, sorte d'école confucéenne qui, au XVI^e siècle en tout cas, formait notamment des devins militaires⁷. La transmission des connaissances mantiques se faisait sur le mode du « secret » (*hiden*), quoiqu'il ne faille pas forcément prendre ce terme au pied de la lettre. En pratique, livres manuscrits et enseignements oraux étaient transmis de manière *a priori* exclusive au sein d'une famille de spécialistes, ou de maître à disciple dans les cercles religieux. Bref, on peut parler ici d'une véritable « ésotérisation » du savoir. Un texte en particulier exemplifie à merveille cet état de fait : le *Hoki naiden*, compilation du XIV^e siècle présentant divers interdits de directions et journaliers entremêlés de mythes cosmologiques, de sorte que son contenu était vraisemblablement inaccessible pour des yeux profanes⁸. Par exemple, des éléments calendaires fondamentaux tels que les dix troncs célestes (*jikkan*) et les douze branches terrestres (*jûnishi*) y sont décrits comme les enfants de deux des « cinq princes dragons », personifications des cinq agents (*gogyô*)⁹. Ainsi, bien que le système cosmologique en tant que tel conserve sa cohérence derrière le mythe (l'ordre d'apparition des différents éléments suit leur répartition saisonnière), il demeure difficilement perceptible pour le non-initié. Qui plus est, les entrées de ce texte composite ne donnent pour la plupart aucune explication quant à l'utilisation des notions abordées. Nous pouvons certes penser que, dans le cadre d'une transmission secrète, un commentaire oral accompagnait la lecture ? Nous verrons d'ailleurs plus bas que ce qu'on peut considérer comme des transcriptions de tels commentaires fut publié ultérieurement. Mais il n'en reste pas moins que le texte lui-même demeure profondément abscons.

On peut dire la même chose à propos d'autres textes manuscrits. Dans un autre article, nous avons eu l'occasion de mettre en avant une des principales techniques divinatoires, employée au plus tard depuis la deuxième moitié du

7. Voir Kawase 川瀬 1948.

8. Le titre complet, *Sangoku sôden onmyô kankatsu hoki naiden kin.u gyokuto-shû* 三国相伝陰陽轉簠簋内伝金烏玉兔集, consiste en une succession d'éléments opposés reflétant la dualité yin/yang. À l'époque d'Edo, il était le plus souvent appelé *Hoki*. Attribué à Abe no Seimei 安倍晴明 (921-1005), devin fameux de l'époque de Heian, son véritable auteur est inconnu, et il existe plusieurs hypothèses quant à sa date de compilation, mais on considère d'ordinaire qu'il vit le jour au XIV^e siècle. Voir Murayama 村山 1981, Nakamura 中村 2000, Suzuki 鈴木 2005, Taniguchi 谷口 2005.

9. Voir Faure 2005.

xvi^e siècle¹⁰. Cette méthode composite repose sur un cycle annuel des huit trigrammes (*hakke*), accompagné d'autres éléments calendaires, comme les neuf astres lumineux (*kuyôshô*), les douze conduites (*jûni.un*), etc¹¹.

Pour la mettre en œuvre, les devins médiévaux disposaient de livres pliés en accordéon (*orihon*), habituellement appelés *hakke* ou « livre des trigrammes », dérivant probablement d'une sorte d'almanach du même nom que les employés du bureau de la divination du xv^e siècle avaient pris coutume de remettre à la noblesse chaque année en même temps que le nouveau calendrier¹². Le plus ancien manuscrit de ce type à nous être parvenu, conservé à l'Observatoire National du Japon, date du milieu du xvi^e siècle. Contrairement au *Hoki naiden* et aux manuscrits issus de la tradition de cour, il offre de nombreux diagrammes et tables, mais quasiment aucun détail pratique sur la méthode employée. De plus, il y est fréquemment fait usage de caractères sanskrits, non seulement pour des formules à réciter, mais également dans les tableaux. Dès lors, il paraît raisonnable de considérer que les utilisateurs potentiels de ce genre d'ouvrage possédaient une connaissance préalable des procédures mises en œuvre, obtenue grâce à un enseignement oral ou bien à l'aide d'autres types de textes. Malheureusement, nous ne disposons que de très peu de documents de ce genre, et ils ne sont le plus souvent pas datés, de sorte qu'il nous est difficile d'affirmer quoi que ce soit à leur propos.

Concernant la variété des techniques, le *Hoki naiden* possède certes une section dédiée à la « domognomonie », l'art de juger du caractère faste ou néfaste des habitations, mais en réalité les textes médiévaux semblent pour la plupart s'être plutôt concentrés sur l'hémérologie. Ce terme, utilisé par les spécialistes de la divination en Chine, est ici employé afin de rendre le japonais *rekisen*, soit « divination calendaire ». Néanmoins, comme on peut le constater dans le volume éponyme du *Wakan sansai zue* (Les trois puissances illustrées de Chine et du Japon), une encyclopédie compilée par Terajima Ryôan et publiée

10. Voir Hayek 2011.

11. Les neuf astres lumineux 九曜星, issus de l'astrologie indienne, comprennent les deux lumineuses (Soleil et Lune), les cinq planètes (Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne), et deux planètes fictives, Ragô (sk. Rahu) 羅睺 et Keito (sk. Ketu) 計都, représentant les deux nœuds lunaires (ascendant et descendant). Quant aux douze conduites 十二運, il s'agit de douze étapes d'un cycle des cinq agents selon les mois (branches terrestres), mises en correspondance avec les étapes de la vie humaine selon le tronc de la date de naissance. Nous avons ainsi Embryon, *tai* 胎, Nutrition, *yô* 養, Naissance et croissance, *chôsei* 長生, Purification, *mokuyoku* 沐浴, Maturité, *kantai* 冠帶, Entrée en fonction, *rinkan* 臨官, Règne, *teiô* 帝旺, Délivrescence, *sui* 衰, Maladie, *byô* 病, Mort, *shi* 死, Tombe, *bo* 墓, et Expiration/Formation du souffle, *zetsu* 絶.

12. Kimura 木村 2012: 356-358.

au début du XVIII^e siècle, cette catégorie ne se limite pas aux seuls interdits journaliers, mais comprend en réalité toutes sortes de techniques utilisant des paramètres temporels (heure, jour, mois, année), combinés ou non, comme variables fondamentales afin de déterminer la fortune de chacun ou le caractère propice ou non d'un jour, d'une direction pour certaines activités, etc¹³.

Nous ne pouvons certes pas exclure l'emploi d'autres techniques avant le XVII^e siècle, notamment basées sur le *Canon des Mutations*, mais force est de constater que les techniques hémérologiques et/ou astrologiques constituaient, depuis l'Antiquité, le noyau des pratiques divinatoires à la Cour, de sorte qu'il nous semble possible d'établir sinon une continuité parfaite des contenus, du moins un tropisme privilégiant ce type de techniques.

Jusqu'à l'époque d'Edo, les arts mantiques étaient en tout cas peu accessibles à une audience profane, et principalement fondés sur un corpus de connaissances endogames élaboré au cours du Moyen Âge. C'est précisément cette situation que les premiers libraires imprimeurs ont dans un premier temps prise en considération, avant de chercher à y remédier, induisant à terme d'importantes transformations dans ce domaine. Les premiers livres imprimés en lien avec les arts mantiques ont d'abord contribué à maintenir le *statu quo*, comme la plupart des autres ouvrages de la même époque, en proposant des versions imprimées de textes qui circulaient déjà sous forme manuscrite.

Cependant, ils marquent tout de même une volonté d'aller vers une plus grande accessibilité du savoir. En pratique, ils conservent le caractère relativement obscur des manuscrits, tout en proposant parfois des contenus inédits, influencés par la demande ou l'introduction de nouveaux livres chinois. Remarquons ici que les plus anciens exemplaires ont vu le jour dès la fin de l'ère Keichō (1596-1614), soit à l'aube du développement de l'imprimerie commerciale au Japon et de sa sortie du giron des élites traditionnelles (temples, cour, etc.). En d'autres termes, les éditeurs les considéraient comme suffisamment importants et utiles pour les publier aux côtés des Classiques japonais et chinois. Notons enfin que les livres de cette époque diffèrent sensiblement des éditions postérieures pour ce qui est du contenu et de la présentation. La première édition du *Hoki naiden*, imprimée à l'aide de caractères mobiles en 1612, est ainsi assez éloignée des versions ultérieures, mais aussi des manuscrits complets (soit en cinq parties) les plus anciens. Comme aucun de ces derniers, parmi ceux qui appartiennent à la même lignée, n'est plus ancien que cette édition, on pourrait penser qu'il s'agit donc d'une version relativement récente, apportant non seulement des contenus différents, mais surtout une présentation un peu plus claire. Par exemple, l'entrée

13. Terajima 寺島 c1712: vol. 5.

dédiée aux «trois accablements» (*sanbukunichi*) se présente comme suit dans cette version :

Le premier jour aîné du métal à partir de la onzième division saisonnière commençant lors du sixième mois est le «premier accablement». Le premier jour aîné du métal après le début de la douzième division saisonnière est l'«accablement médian». Le premier jour aîné du métal après l'équinoxe d'automne est le «dernier accablement». C'est ce qu'on appelle les «trois accablements». Le premier est le premier, le second le médian, le troisième le dernier. Ce sont tous des jours très chauds et les cinq céréales ne peuvent donner leurs fruits. C'est pourquoi on ne plante pas des grains de riz dans les rizières ces jours-là¹⁴.

Le contenu informatif n'est en rien différent des autres versions du texte, mais on ne peut pas en dire de même de la formulation choisie. Comme on peut le voir dans l'édition de Nakamura Shôhachi, qui propose les différentes versions, la lignée réputée plus ancienne ne comprend pas les mêmes répétitions, et n'adopte pas le ton plus didactique de l'édition de Keichô. La langue elle-même, bien que limitée aux seuls caractères chinois, est plus éloignée de la grammaire chinoise que dans les autres manuscrits, avec plusieurs séquences «japonisées» du type «complément + verbe». Ainsi, bien que la plupart des entrées restent peu compréhensibles sans une connaissance préalable de l'arrière-plan calendaire, cosmologique et technique du texte, la présentation elle-même tend néanmoins à le rendre plus intelligible.

On observe une tendance similaire dans les premiers «livres des trigrammes» imprimés, ainsi que dans un autre type d'ouvrage, appelé «ancien calendrier» (*koreki*), qui servait apparemment de support à des pratiques mantiques. Concernant cette dernière catégorie, la première version imprimée en 1617 omet la plupart des informations habituellement portées sur un calendrier, telles que les dates des équinoxes et solstices. À la place, nous trouvons des listes annuelles, de 1532 à 1617, donnant la longueur des mois (29 ou 30 jours), les binômes branche-tronc pour les nouvelles lunes, et les dates des divisions saisonnières. Au bas de chaque page sont imprimés deux hexagrammes, soit une combinaison de trigrammes. Sachant que l'on compte 64 hexagrammes, on s'attendrait à voir une figure différente pour chaque année. Or il n'en est rien : l'hexagramme *Kon* (6 lignes yin) est répété sur chaque page, suivi du nom d'une autre figure et de chiffres désignant les mois. Autrement dit, il n'y a pas de correspondance entre le nom de l'hexagramme et son image, de sorte que celle-ci apparaît plutôt comme une «balise» rappelant ce dont il est question. On supposait donc que

14. Nakamura 2000 : 292.

le lecteur potentiel était capable de reconnaître les hexagrammes uniquement par leurs noms¹⁵.

Pour ce qui est des *hakke-bon*, la plus ancienne édition imprimée est tout à fait particulière. Publié en 1611, le *Hakke zue* (« Les huit trigrammes en images ») est unique en son genre, et il constitue presque une énigme. L'essentiel de son contenu suit celui du manuscrit de l'Observatoire National : une illustration du cycle annuel du yin et du yang à l'aide de douze hexagrammes, une introduction présentant brièvement l'origine supposée de la technique et son principe fondamental, une table chronologique des cycles de 60 ans depuis 724, une table des sons induits, *natchin* (ch. *naiyin*, soit l'agent interne propre à chaque binôme sexagésimal), et deux diagrammes circulaires utilisés pour déterminer le trigramme et l'astre lumineux (planète) correspondant à un individu donné selon son âge et son sexe.

La grande originalité de ce livre réside dans les diagrammes qui suivent ces premiers éléments : les huit figures à neuf cases indiquant la position de chaque trigramme autour d'un trigramme central étaient déjà visibles dans le manuscrit de l'Observatoire, mais elles sont ici accompagnées d'un jeu de dessins reprenant à l'identique leur disposition. Compte tenu du caractère redondant des scènes présentées, ces images apparaissent comme des illustrations expliquant le sens général de chaque position des trigrammes correspondants. Cela dit, à part cette innovation, le *Hakke zue* ne contient guère que des tables et des listes, la partie textuelle étant limitée à la seule introduction et à quelques notes sous les digrammes circulaires, indiquant en termes assez obscurs la méthode de décompte pour aboutir aux trigrammes et astres recherchés. Dès lors, en l'absence d'explication détaillée et de résultats, la technique en elle-même n'a pas vraiment été dévoilée dans cette première édition.

La présence intrigante des illustrations conduit à émettre deux hypothèses quant à la nature de cet ouvrage. Ou bien il s'agit d'une évolution des *hakke* annuels en vogue à la cour au xv^e siècle, et il était donc destiné à des non-spécialistes, ou encore il s'agit bien d'un support pour une pratique professionnelle, un de ces « calendriers utilisés par les astrologues », comme le présente le *Vocabulario da Lingoa de Japam* (jp. *Nippo jisho*, dictionnaire édité en 1603 par les missionnaires jésuites). Dans ce cas-là, les connaissances spécialisées du praticien devaient provenir d'une source distincte, et les images s'adressaient alors aux clients¹⁶. Dans un cas comme dans l'autre, on constate que les premières versions imprimées d'ouvrages traitant d'hémérologie sont d'abord apparues comme des produits destinés à se substituer à des versions

15. Naraba 奈良場 2010: 197 *sqq.*

16. Voir Hayek 2010, Hayek 2012, Naraba 2010.

manuscrites. Elles apportent, certes, quelques améliorations tributaires des nouvelles possibilités offertes par la technologie de l'époque, mais on ne peut pas dire qu'elles modifient radicalement l'accessibilité proprement dite des connaissances mantiques.

Cependant, un vent de changement commence à souffler autour de 1630. En effet, à partir de cette époque les éditeurs cherchant à affermir leur position sur le marché ont pris conscience de l'intérêt qu'ils pourraient trouver à proposer à leurs lecteurs non seulement les classiques au sens large, mais également de nouveaux contenus. Dès 1628, un nouveau livre des trigrammes, dont l'édition de référence est appelée aujourd'hui *On.yô hakke no hô* (Fonds Kanô, bibliothèque de l'université du Tôhoku), fait son apparition chez un éditeur inconnu sis à Gojô Matsuyachô, à Kyôto. En guise de colophon, il fait état de la popularité de ce type de livres :

Bien qu'il y ait de nombreux livres des trigrammes disponibles dans le monde, j'ai compilé celui-ci afin que les ignorants s'instruisent. Ce sera à coup sûr un sujet de plaisanterie pour ceux qui connaissent cette voie¹⁷.

Qui plus est, cette édition est supposée « nouvelle », eu égard à la mention d'une « nouvelle planche gravée » (*shinshi*), ce qui suggère qu'il a pu y avoir des éditions antérieures. La plupart des exemplaires de cette version ne donnent ni date ni imprimeur, exception faite de deux d'entre eux, datés de 1635 et 1640. Cette dernière version présente la même adresse que celle de 1628, tout en ajoutant le nom de Sakubê comme éditeur. C'est aussi le cas de certaines éditions « pirates », ne portant ni date ni adresse de l'éditeur. Notons enfin que l'édition de 1635 a été produite par Nakano Ichiemon, un des grands libraires de Kyôto spécialisé dans les textes bouddhiques des écoles ésotériques, et dans les Classiques chinois¹⁸. La première moitié de cette nouvelle version correspond peu ou prou à ce que proposait déjà le *Hakke zue*, moins les images. La seconde moitié, quant à elle, apporte de nouveaux éléments comprenant de nombreuses illustrations, diagrammes, et textes. La majorité desdits éléments consiste en pronostics hémérologiques basés sur différents systèmes cycliques, dont certains se trouvaient déjà dans le *Hoki naiden*, tandis que d'autres font ici leur première apparition. Les textes donnent de brèves explications sur l'entrée concernée ainsi que des pronostics très généraux. Pour ce qui est des nouveaux éléments, comme les « quatre empereurs saisonniers » ou les « douze bêtes et oiseaux », le texte est d'abord donné en chinois, suivi d'une traduction en japonais. La plupart de ces éléments trouvent leur origine dans un livre

17. Anon. 1628 : dernier rabat.

18. Konta 今田 2009 : 28, Yayoshi 彌吉 1983.

Ming attribué à un auteur de l'époque des Tang, Yuan Tiangang (?-627) : le *Yanqin doushu sanshixiang-shu* (jp. *Enkin tosū sanzeshō-sho*). Celui-ci comprend diverses méthodes hémérologiques destinées à déterminer le passé, le présent et le futur (les trois âges, ch. *sanshi*, jp. *sanze*) d'une personne. Les emprunts faits à cet ouvrage ne se limitent pas au seul texte, mais incluent également des images. Ces ajouts sont visibles dès l'édition de 1628, mais il est intéressant de noter que le même Nakano fut le premier imprimeur à produire une édition japonaise d'une version du *Yanqin doushu*..., et ce, la même année que son livre des trigrammes. Qui plus est, il est également l'éditeur d'une version xylographiée du *Hoki* publiée en 1633. Ainsi, dans les années 1630, les éditeurs étaient en possession de nouvelles sources leur permettant d'actualiser des ouvrages préexistants et d'y adjoindre de nouveaux contenus. Ce faisant, ils entendaient probablement rendre leurs produits plus attractifs, mais on peut également supposer qu'ils essayaient de répondre à une demande du lectorat. En effet, on note des similarités frappantes entre les mentions manuscrites portées au dos du *Hakke zue* et certains des ajouts apportés par l'*On.yō hakke no hō*. En mêlant des sources anciennes et nouvelles, cette nouvelle version apportait, certes, des explications plus détaillées dans les parties récentes, mais laissait encore le cœur de la technique dans l'ombre. Fondamentalement, ce nouveau *hakke-bon*, livre plié richement illustré et utilisant un papier de haute qualité, reste davantage un support de la divination, un outil à montrer au client plutôt qu'un guide expliquant comment procéder. Néanmoins, les ajouts qu'il propose préfigurent des changements importants qui surviendront au cours des décennies suivantes.

Premiers commentaires : vulgariser et étendre la cible

Les éditeurs des années 1630 ne se sont pas contentés de fournir aux utilisateurs des versions améliorées d'ouvrages techniques plus anciens : ils ont également compris qu'il serait profitable de proposer des clés pour lire les « classiques », y compris des livres de divination. Ainsi, suite à la publication de commentaires médiévaux des classiques chinois et japonais (*shōmono*), on trouve, dès 1628, un commentaire en caractères cursifs du *Hoki*, intitulé *Hoki kana shō*. Il s'agit vraisemblablement du *Commentaire du Hoki*, *Hoki-shō*, réputé avoir des racines médiévales bien qu'aucun manuscrit ancien ne subsiste. Il faut attendre l'année suivante pour voir ce même titre au catalogue de Matsuoka Sakuzaemon, un libraire-imprimeur de Kyôto, responsable de nombreuses éditions en caractères mobiles du *Hoki* depuis 1625. Ce commentaire, comme son prédécesseur manuscrit, le *Hoki shûriden*, ne couvre pas la totalité des contenus du *Hoki*, ou du moins n'accorde pas la même importance à toutes

ses parties. Ainsi, il se concentre sur les sections narratives et mythiques qui ouvrent les deux premiers chapitres, et ne donne pour les entrées proprement hémérologiques que très peu d'informations pratiques. Suivant la tradition des commentaires médiévaux destinés à accompagner des lectures « publiques » (*kôshaku*) de textes de référence, il s'attarde plutôt sur des interprétations sémantiques¹⁹.

Pour trouver un véritable guide pratique du *Hoki naiden*, il fallut attendre 1634, et la publication du *Chôreki* (« Long calendrier »), compilé par un moine du nom de Shinetsu.

Ces deux volumes en *kanbun* se présentent comme un chapitre supplémentaire au *Hoki* d'origine, mais proposent en réalité une vision synthétique des contenus du *Hoki*, destinée à une utilisation pratique (choix de jours fastes, évitement des jours néfastes, etc.). Principalement composé de tableaux (premier volume) et de listes d'activités (second volume), ce *Chôreki* dépoussière l'hémérologie du *Hoki naiden* et la rend à nouveau utilisable directement, du moins par ceux capables de lire le chinois. On retrouve une approche similaire concernant les livres des trigrammes, avec l'apparition de commentaires/guides pratiques, que nous appellerons *hakke-shô*. Ces ouvrages offrent au lecteur ce qui manquait jusqu'alors aux livres pliés : une présentation détaillée de la méthode, accompagnée de résultats et pronostics. À la différence du *Chôreki*, ces guides sont toujours rédigés en langue vernaculaire, le plus souvent en mêlant le syllabaire *katakana*, plus « académique », et les caractères chinois. Selon Naraba Masaru, les plus anciens exemples d'ouvrages de ce type seraient le *Tenmon hakke-shô* (1650) et le *Hakke hidden-shô* (1652)²⁰. Ces deux textes semblent appartenir à deux traditions différentes, mais possèdent au moins un point commun : la technique qu'ils proposent se fonde non seulement sur les huit trigrammes, mais également sur les soixante-quatre hexagrammes, reconstruits à partir des carrés à neuf cases en combinant le trigramme central aux trigrammes périphériques. Naraba considère qu'il s'agit là de la méthode « originale » et opère une distinction entre ces deux lignées « anciennes » et une troisième, composée d'une série de livres intitulés *Shinsen on.yô hakke narabini-shô*, dont le premier exemplaire aurait été publié sous ce titre en 1665. Néanmoins, cette affirmation mérite d'être nuancée, car elle soulève plusieurs problèmes. D'une part, la version de 1665 est dite « augmentée », ce qui laisserait entendre qu'il existait une version antérieure. D'autre part, la postface figurant dans une

19. Sur le *Hoki-shô* 篋簋抄 et ses spécificités, ainsi que sur ses relations avec le *Hoki shûriden* 篋簋袖裡伝, voir Watanabe 渡辺 1988, et sa suite dans Mori 森 & Tamura 田村 (dir.) 1995 : 151-186. Voir également Fukazawa 深沢 (dir.) 2004 : vol. 3.

20. Naraba 2010, 28 sq, 177.

version sans date, conservée à la bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Japonaises du Collège de France, correspond terme à terme avec celle d'un livre en *hiragana* portant aujourd'hui un titre différent, *On.yô hakke uranai-shô*²¹. Ce dernier aurait été publié en 1637 par Sugita Kanbê, un libraire de Kyôto sans véritable spécialité, et connu pour avoir produit de nombreuses éditions pirates de livres édités par ses concurrents²².

Le *Shinsen on.yô narabini-shô* est un petit livre en deux parties. Comme l'indique son titre, il se veut une reprise des livres des trigrammes ainsi qu'un commentaire (*shô*) de ceux-ci. Cependant, il ne reprend que les contenus « originaux » (ceux qui étaient présents dans le *Hakke zue*, à l'exception des illustrations) et ne commente pas les ajouts qui correspondent à des emprunts ultérieurs au *Sanzesô* chinois ou au *Hoki*. Néanmoins, c'est vraisemblablement le premier ouvrage à donner une présentation claire de la méthode afférente aux diagrammes des livres pliés, ainsi que des résultats assez précis. Grâce à ce livre, nous comprenons enfin comment utiliser les figures circulaires présentes au début des *hakke-bon* : elles servent de support à un décompte des trigrammes selon l'âge de la cible, et ce dans un ordre déterminé par son sexe et son année de naissance. La formule mystérieuse figurant toujours sous les diagrammes circulaires, « Homme aîné à l'endroit, cadet à l'envers, Femme aînée à l'envers, cadet à l'endroit », est rendu compréhensible en distinguant clairement les quatre cas possibles²³, et il en va de même pour l'autre formule, encore plus obscure, « dépasser le premier huit, bondir sur quarante et un, dépasser quarante-huit, bondir sur quatre-vingt-un, dépasser quatre-vingt-huit, bondir sur cent un »²⁴. Le manuel ne se contente pas de donner des explications sur cette règle : prévoyant les difficultés qu'elle est susceptible de poser, il offre un exemple de décompte complet de un à cent un. Qui plus est, afin de faciliter cette opération fastidieuse, le compilateur a pensé à inclure des méthodes « personnelles » (*watakushi ni iwaku*) pour réduire le décompte en comptant de dix en dix tout en préservant les règles du système. Rédigé en syllabaire et faisant un usage minimal des caractères chinois, ce livre ne cherche pas de justification théorique aux opérations décrites, mais donne au contraire un moyen rapide et efficace pour utiliser la méthode des

21. Oka 岡 *et al.* 2011 : 204.

22. Voir Wada 和田 2007, Yanagizawa 柳沢 2003.

23. Cela signifie en fait que le sens de décompte des trigrammes sur le diagramme circulaire dépend du sexe et du tronc de l'année de naissance de la cible. Pour les hommes nés une année yang et les femmes nées une année yin, on compte « dans l'ordre », c'est-à-dire dans le sens des aiguilles d'une montre. Pour les hommes yin et les femmes yang, on compte dans le sens inverse.

24. Il s'agit d'une règle intervenant lors du même décompte. Lorsqu'ils tombent sur certains chiffres, les trigrammes doivent être sautés ou au contraire être comptés deux fois.

huit trigrammes. Sa taille réduite en fait un objet facile à transporter, et pouvant être employé conjointement avec un livre plié. La postface mentionnée plus haut nous offre des éléments particulièrement intéressants pour saisir la place occupée par cette méthode au milieu du xvi^e siècle, ainsi que sur les intentions du compilateur :

Concernant cette méthode de divination par les huit trigrammes et le yin et le yang, il y a de nombreux courants différents de par le monde, mais ce livre se concentre seulement sur les deux catégories yin et yang : c'est ce que j'appelle la divination à deux paramètres. Y a-t-il en effet quoi que ce soit au sein de ce qui est né entre Ciel et Terre qui n'appartienne à l'une ou à l'autre ? Lorsque j'utilise cette méthode, tout se passe comme si je regardais le miroir de pur cristal [d'Enma, le juge des enfers], et que je lançais une flèche en plein milieu de la cible. Nul doute qu'elle donnera de nombreuses preuves de son efficacité²⁵.

Ainsi, le compilateur nous dit avoir choisi une technique, sans doute la plus simple, parmi différentes « écoles » existant à l'époque. Les autres commentaires publiés dans les années 1650 seraient alors issus de ces autres courants. Le seul exemplaire du *Tenmon hakke-shô* de 1650 à nous être parvenu est malheureusement incomplet, de sorte qu'il est difficile d'affirmer quoi que ce soit à propos de la technique originale, mais si l'on en croit une réédition de 1685, il semble qu'il s'agisse d'une méthode plus complexe, impliquant au moins trois paramètres. Quant au *Hakke hiden-shô*, il comprend huit chapitres, chacun étant dédié à huit hexagrammes, ce qui le rend plutôt volumineux. De plus, les commentaires donnés sont souvent peu éclairants, et comprennent de nombreuses corrélations non expliquées, empêchant d'avoir une vision claire de la technique. Ces deux livres possèdent une forte coloration bouddhique, et peuvent ainsi être considérés comme des exemples d'exotérisation de techniques utilisées par des devins appartenant à des écoles ésotériques (Tendai, Shingon) ou assimilées (*shugendô*). De ce point de vue, il est fort possible que la technique présentée dans le *Tenmon hakke-shô* soit plus ancienne que celle à deux paramètres, ne serait-ce que parce qu'elle tient compte d'éléments matérialisés par des tiges de calcul déjà visibles dans le *Hoki naiden* ainsi que dans d'autres manuscrits médiévaux²⁶. Dans tous les cas, ces ouvrages constituent des tentatives de « divulgation » de connaissances jusque-là considérées « secrètes », tout en proposant un contenu plus dense que celui des livres déjà sur le marché. Derrière ce phénomène, il est possible de discerner au moins deux lignes d'influence

25. Anon. (s.d.): f. final.

26. Voir notamment l'*Onmyô zassho* 陰陽雜書 (compilé à la fin du xii^e siècle avec des ajouts jusqu'au xv^e siècle), dans Nakamura 2000 : 117 sq.

croisées : la volonté des éditeurs d'offrir des nouveautés compétitives, et une certaine motivation des auteurs et compilateurs, dont la nature reste à préciser.

Ainsi, après avoir initié ce processus d'exotérisation des savoirs, les éditeurs de Kyôto ont développé de nouvelles stratégies commerciales pour améliorer leurs ventes. Dès lors, ils ont été amenés à prendre en compte différentes questions interconnectées, notamment celles de la nouveauté, de la légitimité, et du caractère pratique des contenus proposés. Tout en conservant un fond de roulement avec des rééditions ou des mises à jours (éditions augmentées, révisées etc.), les libraires ont progressivement tenté d'apporter de nouveaux atouts à leurs catalogues. Cependant, ils ne pouvaient plus se contenter d'emprunts plus ou moins discrets et anarchiques à des livres chinois : en partie à cause de leur propre production, les éditions japonaises de textes chinois étaient devenues bien plus courantes en un demi-siècle. Au contraire, la « valeur ajoutée » des extraits d'ouvrages continentaux en est venue à résider dans le fait de les citer ouvertement, comme le montre bien une édition de 1667 du *Hoki*. Celle-ci comprend en effet un volume supplémentaire rempli d'images et de diagrammes. On y trouve notamment un arbre généalogique des familles Abe et Kamo, ainsi que des dessins des deux récipients rituels donnant leur nom à ce texte, des images de divinités astrales, mais aussi de plantes et de mobilier. Dans la plupart des cas, ces illustrations sont suivies d'une mention explicitant leur provenance : des livres chinois nommément identifiés. Ce supplément a deux fonctions : aider le lecteur à mieux comprendre le contenu énigmatique du *Hoki*, et établir une forme de continuité entre les livres chinois et japonais, une tendance confirmée par les nombreux ouvrages dont le titre contient le *wakan*, soit « Chine et Japon », indiquant une mise en regard des savoirs issus des deux pays. Les citations de sources chinoises servent également d'argument d'autorité montrant que l'éditeur ou le compilateur a effectué des recherches poussées avant de publier cette nouvelle version.

C'est précisément autour de cette question de la légitimité des contenus que les éditeurs et les auteurs ont pu trouver un intérêt commun. En effet, les auteurs jusque-là anonymes de manuels de divination ont commencé à se mettre en avant et à affirmer leur présence dès le milieu du xvii^e siècle. Au moment où la divination quittait le cercle restreint de la cour, des temples, ou de l'entourage des seigneurs, la plupart des savoirs techniques (calcul, médecine, astronomie, etc.) faisaient de même, passant entre les mains de lettrés laïques. Cette intelligentsia naissante, souvent formée à l'ancienne école, et qui jouissait d'un accès privilégié aux sources chinoises ainsi que d'importantes compétences techniques, joua un rôle décisif dans la diffusion des savoirs, notamment mantiques. Les éditeurs purent rapidement compter sur des auteurs à succès ayant des connaissances en calcul et en science calendaire pour apporter

nouveauté et autorité à leurs manuels. Ainsi Yoshida Mitsuyoshi (1598-1672), connu pour son guide introductif aux mathématiques, le *Jinkôki*, se trouve également être l'auteur d'une refonte du *Koreki*, le *Koreki benran*, publié en 1648. Dans sa préface, Yoshida expose clairement la place qu'il entend donner à son travail, et les raisons qui l'ont poussé à publier ce livre :

J'ai là un petit livre intitulé « calendrier ancien ». Il concerne les spécialistes en calendrier, mais il peut également servir pour la voie des Mutations. Cela fait quelque temps qu'il en est ainsi. Néanmoins, les erreurs d'impression et de calcul sont innombrables, et il y a longtemps qu'elles exercent leur mauvaise influence de par le monde. Bien que je n'aie pas le moindre talent, je suis connu pour avoir quelques lumières sur les nombres. Ainsi, je n'avais d'autre choix que de corriger ces erreurs. J'ai rassemblé ces corrections en deux chapitres, et appelé ce livre *Guide pratique de l'ancien calendrier*. Il débute à l'année du Cheval, aîné de la terre, et se termine l'année du Rat, aîné du bois. Des cinq planètes, sons induits, mansions lunaires, branches et troncs, jusqu'aux divisions saisonnières, les dates des jours d'anéantissement et d'accablement, les phases de la lune et les étoiles animales, il n'y a rien ici que je n'aie dûment vérifié. Ce livre n'est pas pour les hommes de lettres éclairés qui discernent l'angoisse et le regret en interrogeant l'achillée et en lisant le *Canon des Mutations*. Je ne peux qu'espérer qu'il aidera les ignorants à déterminer les jours fastes et néfastes, les gains et les pertes, en observant les figures mantiques selon les années²⁷.

La posture adoptée ici par Yoshida est clairement celle d'un lettré souhaitant partager ses connaissances avec des lecteurs supposés moins éclairés, tout en critiquant l'indigence des ouvrages préexistants. Qui plus est, notons qu'il s'est fait un devoir non seulement de corriger les erreurs des ouvrages précédents, mais qu'il a aussi voulu inclure des contenus supplémentaires en lien avec le calendrier, probablement pour améliorer la cohérence du manuel, mais également pour le démarquer des anciens *koreki*. Dans cette préface, Yoshida établit ce qui deviendra une sorte d'attitude standard parmi les auteurs/compilateurs postérieurs.

27. Yoshida 吉田 1656: « introduction ». Voir Naraba 奈良場 2010: 199 sq. La référence à l'« angoisse et au regret » est directement issue du *Yi jing* 易经. Dans la première partie du « Commentaire sur les formulations adjointes » (ch. *Xi Ci Zuan* 繫辭伝), il est en effet dit que « le regret (悔吝) est l'image (象) de l'angoisse (憂虞) ».

Fig. 2 Koreki Benran, 1648, années 1561 et 1562
(conservé à la bibliothèque de l'université Waseda)

L'ascension des auteurs dans un marché en expansion

La croissance constante du marché du livre amena dès le milieu du xvii^e siècle les éditeurs à produire des catalogues des livres disponibles (*Shojaku mokuroku*). La plus ancienne version, publiée entre 1666 et 1670, établit un modèle de classement qui perdurera durant plus d'un siècle. Parmi ces catégories, toujours intercalée entre les livres sur les dieux (*shinsho*) et les livres sur les arts militaires (*heisho*), nous trouvons une catégorie « calendrier ». Il s'agit bien sûr ici en premier lieu d'ouvrages hémérologiques, mais également de toutes sortes d'ouvrages de divination. Dans les versions ultérieures, cette catégorie est devenue « calendrier et divination », et au xviii^e siècle « calendrier, astronomie et divination », recréant ainsi la triple mission des devins de cour de l'Antiquité. Sans surprise, la plupart des livres évoqués jusqu'à présent figurent dans les

28 titres proposés par le premier catalogue, notamment les livres des trigrammes (pliés) et les commentaires reliés. Le nombre total de titres peut sembler restreint, et ce premier catalogue ne fait aucune mention des auteurs/compilateurs, mais dès 1670, le nombre de références atteint 54, et quelques noms d'auteurs font leur apparition. En 1685, le catalogue s'est encore enrichi, avec 79 titres au total, et en 1692, soit durant l'ère Genroku, considérée comme le premier âge d'or de l'imprimerie commerciale au Japon, on dénombre 105 livres différents dans la catégorie qui nous occupe. Autrement dit, le nombre de livres a quadruplé en un peu moins de trente ans.

Grâce à ces catalogues, il est ainsi possible de suivre l'évolution du marché, mais aussi de constater la présence grandissante des auteurs. Certains d'entre eux ont tenté d'adopter une approche différente de la divination par les huit trigrammes, d'une façon qui pouvait rappeler celle de Yoshida. Le *Kokon hakke taizen*, une compilation de 1671 comptant six volumes présentant la technique à trois variables et basée sur des manuels déjà disponibles, possède des caractéristiques nouvelles. En effet, il s'agit d'un livre annoté avec notamment des explications terminologiques et des éclaircissements concernant le contexte de telle ou telle référence littéraire. Son compilateur anonyme était sans doute proche des cercles bouddhiques, le livre ayant été coédité par le Mont Kôya, centre de la secte ésotérique Shingon. Dans cet ouvrage, il expose avec soin les récits d'origine de la divination en Chine, en Inde et au Japon, tout en se montrant critique à l'égard d'affirmations douteuses relayées par des livres plus anciens. Il dénonce par exemple l'anachronisme de la rencontre supposée entre Kibi no Saneyasu (*sic*)²⁸ et Abe no Seimei. Par ailleurs, il cherche à légitimer son entreprise en se réclamant de connaissances issues du « *Canon des Mutations*, des courants Tendai, Shingon, et des spécialistes de l'astronomie », et expose clairement son intention : « corriger les mauvaises théories, élaguer ce qui est trop dense et clarifier ce qui est trop bref »²⁹.

À côté du simple argument de la nouveauté, nous voyons émerger ici l'idée que les utilisateurs potentiels gagnent en autonomie : ils ne peuvent se contenter de connaissances partiellement vulgarisées, et d'explications tronquées. Tout nouvel ajout se doit d'être légitimé par un élément faisant autorité, que ce soit la renommée personnelle dans le cas de Yoshida, ou le bagage intellectuel dans le cas du compilateur du *Kokon hakke taizen*.

Ce double intérêt des éditeurs et des auteurs devient de plus en plus visible dans les manuels postérieurs, et conduit à l'apparition de plusieurs lignes

28. Il s'agit vraisemblablement de Kibi no Makibi 吉備真備 (695-775), ministre de l'époque de Nara ayant effectué un long séjour à la cour des Tang.

29. Anon. 1671 : vol. 1, f. 2 r°.

d'évolution avant que les livres de divination n'entrent dans une phase nouvelle de leur développement. D'un côté, nous avons des rééditions avec notes de haut de page (*tôchû/kashiragaki*), et de l'autre, les compilations en plusieurs volumes (*taizen*, *taisei*, *shûsei*, etc.) ajoutant de nombreux éléments sans forcément de liens entre eux. Ces deux groupes ne sont pas étanches, et partagent en réalité de nombreux points communs, notamment la présence de plus en plus marquée des compilateurs et leur intention affirmée de corriger et d'améliorer les techniques divinatoires existantes, tout en offrant à leurs lecteurs « ignares » des outils plus pratiques. Dans les deux cas, il s'agit de proposer un savoir nouveau ou au moins une nouvelle présentation de techniques « anciennes », ledit savoir devant être légitimé d'une manière ou d'une autre. Qui plus est, les deux catégories témoignent d'une augmentation du volume de connaissances à la fin du xvii^e siècle. En d'autres termes, il y avait suffisamment de variété des contenus à l'époque pour qu'il soit possible de produire des commentaires sur les commentaires, ou des compilations issues de sources multiples.

Un ouvrage de 1680 peut nous aider à saisir la transition entre les simples « éditions révisées » et les compilations ou ouvrages annotés. Le *Baika shin.ekisû meikan* est un livre particulier : c'est l'une des premières tentatives d'introduction d'une nouvelle technique de divination, dite des « Mutations en esprit de la fleur de prunier », *baika shin.eki* (ch. *meihua xinyi*), une forme d'arithmomancie partant d'une date et d'une heure pour obtenir un hexagramme complet. Ce livre ne présente pas la technique dans son intégralité. Le premier volume propose une sorte de table perpétuelle permettant d'arriver à un hexagramme sans effectuer de calcul. D'après la préface de l'éditeur, cette table aurait été mise au point par Koizumi Shôtaku, un spécialiste en calendriers de la province de Kii (actuel département de Wakayama et partie sud du département de Mie). Néanmoins, Koizumi n'aurait pas donné d'exemples détaillés ni d'explications quant à l'utilisation de cet outil, le laissant ainsi « incomplet ». C'est pourquoi l'éditeur éprouva le besoin d'ajouter un second volume, pour aider les « amateurs » (*dômô*). À vrai dire, il ne s'agit là ni d'une compilation ni d'un livre annoté, mais cet ouvrage reflète bien l'esprit qui planait sur le marché des manuels de divination à la fin du xvii^e siècle : offrir non seulement de nouvelles connaissances, mais aussi, et surtout, des connaissances pratiques et faciles à mettre en œuvre.

Le même Koizumi est également l'auteur d'un *Chôreki* annoté, *Tôchû chôreki*, publié en 1688, qui illustre parfaitement l'objectif de ce genre de livre. Dans les deux volumes qui le constituent, nous trouvons le texte original de Shinetsu accompagné d'éléments supplémentaires clairement indiqués comme tels au bas des pages, et des notes et commentaires détaillés en haut. Koizumi exprime nettement son dessein dans l'introduction, avançant qu'il manquait de nombreux articles au livre original, qu'il comportait beaucoup d'erreurs et

que les explications données étaient trop brèves, de sorte qu'il «était difficile à comprendre pour les gens non entraînés» (*tanren naki hito*). C'est pourquoi il a voulu compiler cette version annotée, destinée à un «usage quotidien» par des «gens du commun», mais avec des sources solides et des connaissances héritées des spécialistes en calendrier³⁰.

Fig. 3 Koizumi Shôtaku *Gôtô chōreki* 1816 (réédition du *Tôchû chōreki*),
section sur les huit généraux divins (*hasshōjin*)
(conservé à la bibliothèque de l'université Waseda)

Au cours des années suivantes, la plupart des manuels déjà présentés ici ont bénéficié de rééditions annotées et augmentées de commentaires ajoutant des méthodes alternatives, voire des éléments totalement hétérogènes au contenu originel. L'addition de notes en tant que telle est un procédé intéressant, dans la mesure où, en combinant texte original et commentaire, il réunit en un seul ouvrage les intérêts respectifs des éditeurs et des compilateurs : la création d'un produit nouveau à partir de contenus anciens pour les uns, et l'occasion

30. Koizumi 小泉 1688 : vol. 1, «Remarques préliminaires» (*hanrei* 凡例).

de démontrer leurs connaissances et leurs intentions pédagogiques pour les autres. Le caractère pléthorique des informations fournies par ces livres jette pourtant un doute quant à leur facilité d'utilisation. Il semblerait plutôt que la volonté des auteurs de donner des références variées et des outils pratiques, combinée à celle des éditeurs de produire de la nouveauté, ait contribué à créer des « monstres » peu utilisables, donnant seulement une vision fragmentaire des éléments présentés. De ce point de vue, le *Wakan hakke shoshô taisei*, publié en 1695, représente l'apex de la « fièvre de la compilation » qui avait gagné le marché à la fin du xvii^e siècle. Comme le titre l'indique, cette somme impressionnante en quatre volumes est encore dédiée aux huit trigrammes, ou du moins c'est le cas des quatre premiers chapitres. La place que le compilateur, un certain Okamura Kotôken, entendait donner à son ouvrage est exprimée clairement dans la postface. Il considère en effet que la divination par les huit trigrammes est incomplète et dégradée par tous les commentaires inadéquats et inutiles, et c'est pourquoi il a décidé de l'amender, non en retrouvant un corpus original depuis longtemps disparu, mais au contraire en y ajoutant des éléments simplifiés, et surtout corrigés, à partir de sources chinoises :

[...] On ne sait pas qui a écrit les Livres des trigrammes. En ce qui concerne la transmission de cette méthode au Japon, c'est d'abord Kibi no Saneyasu [*sic*] qui la rapporta de Chine, après quoi elle se diffusa. [...] Puis, Abe no Seimei se rendit lui aussi en Chine et transmit son *Recueil du Corbeau d'or et du lièvre de jade*, mais malheureusement le texte en est perdu. Les ouvrages qui circulent aujourd'hui sous ce nom sont fragmentaires et ne proposent que les neuf graphiques ou les astres. Ah ! Quel dommage ! Les travaux de Leurs Excellences Kibi et Seimei ne nous sont pas vraiment parvenus, et c'est pourquoi à notre époque la science des huit trigrammes est incomplète et inutile. (On y a certes ajouté telle et telle méthode, mais ce sont toutes des conceptions hérétiques). C'est pourquoi, ayant du temps libre, j'ai ajouté quelques concepts issus des *Mutations*, réuni différents ouvrages sur les huit trigrammes, et proposé cette compilation ainsi que les secrets des différents courants, en coupant les passages trop denses, en simplifiant le complexe [...] et ce pour servir aux devins débutants (*shogaku no bokushi*)³¹.

En insistant sur l'absence de source claire, défaut majeur des premiers manuels, il valorise du même coup sa propre entreprise. En effet, il n'hésite pas à donner, en tête d'ouvrage, l'ensemble des textes auxquels il fait référence, tout en précisant qu'il ne les citera pas tels quels. Cette liste, qui ne compte pas moins de trente-cinq titres différents, dont des formulations génériques regroupant sans doute plusieurs ouvrages, nous donne un aperçu édifiant de ce que pouvait être la bibliothèque d'un lettré versé dans les arts mantiques à la fin du xvii^e siècle.

31. Okamura 岡村 1695 : vol. 4, f. 40 r^e sq.

À côté d'ouvrages japonais médiévaux, comme le *Hoki naiden*, on y trouve ainsi des « nouveautés » chinoises allant des Song (960-1279) aux Ming (1368-1644), soit nombre de textes qui serviront par la suite de base aux manuels de vulgarisation. Dans une certaine mesure, c'est toute la divination pré-moderne qui se trouve en gestation dans cette anthologie.

La position même de l'auteur par rapport à son travail est tout aussi éloquente, et résume très bien la situation de ce type de savoir à cette époque :

Même si ce livre fait référence à de nombreux ouvrages des sages, il ne reprend pas toujours leur lettre, mais, s'adressant aux débutants (*shogaku*), il en conserve le sens tout en en donnant une traduction (*yawarageru*) et des annotations simplifiées en caractères syllabiques (*kana*)³².

Les deux termes, *shogaku* et *yawarageru* (littéralement « adoucir », mais également « traduire en japonais »)³³, sont ici les mots clés : ce manuel, comme tant d'autres après lui, n'est en aucun cas destiné à des experts pouvant avoir accès à de vastes bibliothèques d'ouvrages chinois, mais à ceux qui désirent obtenir un savoir simplifié, condensé pour une plus grande facilité de compréhension et d'utilisation. Par exemple, Okamura a inclus des diagrammes circulaires pour déterminer les sons induits et d'autres éléments hémérologiques ne nécessitant aucun calcul. Cependant, de par sa nature même, une telle compilation peut difficilement servir le grand dessein de son auteur. Certes, elle offre de nouveaux éléments fondés sur des sources clairement identifiées, mais la soif d'exhaustivité du compilateur, voire de l'éditeur, en a fait un produit superficiel et obscur. En réalité, l'insistance d'Okamura et d'autres compilateurs dans la même veine à vouloir compléter la méthode « originale » les a empêchés d'aboutir à un contenu clair et cohérent. En d'autres termes, l'intention pédagogique mise en avant dans les préfaces cède rapidement le pas à une tendance encyclopédique peu contrôlée. Quoi qu'il en soit, Okamura, comme Koizumi et Yoshida avant lui, a sans l'ombre d'un doute contribué à la création de nouveaux standards pour la diffusion des connaissances mantiques, jetant les bases des transformations à venir et ouvrant le chemin pour le changement de paradigme apporté par leurs successeurs.

Au vrai, il ne faudra que quelques années pour que ce changement advienne, en particulier grâce à l'*œuvre* de Baba Nobutake (?-1715). Ce médecin de Kyôto, qui fut un temps au service d'un prince impérial à la tête d'un temple (*monzeki*), passa une partie de sa vie à vulgariser et diffuser des connaissances d'origine

32. Okamura 1695 : vol. 1, f. 8 r°.

33. Il s'agit d'un jeu de langage : les caractères utilisés, 和解, habituellement lus *wage*, signifient littéralement « explication simplifiée », mais le premier caractère, *yawaragu* (adoucir, simplifier), sert également à désigner le Japon.

chinoise, et ce dans des domaines aussi divers que l'astronomie, le calendrier, les classiques confucéens, la divination, mais aussi les récits militaires, la poésie, la peinture et même la prestidigitation. Pionnier dans la plupart de ces domaines, il fait figure d'archétype des lettrés intermédiaires polymathes qui devinrent incontournables durant la période Genroku. Reprenant, sans le citer pour autant, les deux mots clés du *Wakan hakke shoshô taisei*, il est finalement parvenu à accomplir ce que ses prédécesseurs n'avaient pu réaliser : un éventail de manuels consacrés à une technique spécifique et dotés d'explications claires et faciles à mettre en pratique. En résumé, il a entrepris la lourde tâche d'offrir des versions simples et pratiques de différentes techniques liées de près ou de loin au *Canon des Mutations*, déjà accessibles dans des livres en chinois, ou parfois introduites partiellement dans des compilations. Ainsi, il fait partie des premiers auteurs à avoir donné une vision complète en langue vernaculaire de la technique des « mutations en esprit ». Son premier livre, publié en 1697, *Baika shin.eki shôchû shinan*, se veut un guide à l'original chinois attribué à Shao Yong (1011-1077), poète et cosmologue de l'époque des Song. Cet original circulait déjà sous forme manuscrite avant l'époque d'Edo, et une version japonaise fut produite en 1643. Qui plus est, nous avons vu que Koizumi Shôtaku avait déjà produit un guide basé sur cette méthode, et nous retrouvons son influence dans plusieurs compilations dédiées aux trigrammes. Néanmoins, aucun de ces travaux n'est allé aussi loin que celui de Baba. Au long des cinq volumes en syllabaire *katakana* et en caractères chinois, il présente toutes les clés de la technique à un lecteur supposé incapable de lire le chinois. Sans pouvoir entrer ici trop dans les détails, disons simplement que Baba a pris soin de donner de nombreux exemples et des procédures détaillées, accompagnées de diagrammes expliquant comment utiliser la main gauche comme support de calcul divinatoire. Sa position par rapport à son travail apparaît clairement dès les remarques introductives :

En ce qui concerne les graphiques de la succession du ciel antérieur (*senten*) de Fuxi, de la succession du ciel postérieur (*kôten*) du Roi Wen, le Diagramme du Fleuve et l'Écrit de la Luo (*kato rakusho*), j'ai transcrit simplement en syllabaire *kana* pour servir aux premiers pas [...] Concernant les ordres d'engendrement et de prévalence des cinq agents, on les trouve certes dans de nombreux livres, mais comme ils ne sont pas traités dans le détail, j'ai rédigé un texte que j'ajoute ici afin qu'il serve aux débutants ignorants³⁴.

Ou encore, dans un style rappelant le *Wakan hakke shoshô taisei* :

34. Baba 馬場 1697: *hanrei*.

[Ce livre] cite certes nombre de paroles des sages, mais je les ai toutes simplifiées en syllabaire pour les débutants. Dans le *Shin.eki*, les exemples de divination selon les successions du ciel antérieur et du ciel postérieur sont regroupés à un endroit, mais comme c'est difficile à lire quand on débute, je les ai séparés et mis ceux de la succession du ciel postérieur dans le dernier chapitre³⁵.

Ainsi, l'objectif premier de Baba est de donner aux «débutants» un accès simplifié à des connaissances au départ complexes, quitte à s'écarter un peu de l'original chinois. Notons que dans sa postface, il explique avoir commencé à compiler ce travail longtemps auparavant, avec l'idée d'aider les «amateurs» à saisir les concepts difficiles via la langue vernaculaire, mais ce n'est finalement qu'à la demande expresse d'un éditeur qu'il s'est résolu à publier son œuvre, en y ajoutant bon gré mal gré certains éléments hétérogènes.

De tels arguments, mettant en avant l'importance des «premiers pas», se retrouvent dans les autres manuels de Baba, comme en témoignent leurs titres, qui comportent fréquemment les mots *shogaku* ou *shinan*. Dans un de ses derniers ouvrages, le *Shokatsu kōmei senpō rigen-shō*, il affirme sans complexe avoir «abandonné l'usage militaire [original] au profit d'un usage quotidien, et transformé les vrais caractères (*shinji/mana*, c'est-à-dire les mots chinois) en mots vernaculaires. Ce faisant [il] jette la forme mais garde le fond, entendant réduire l'écart avec les gens du commun³⁶.»

Baba ne s'est donc pas arrêté au *Baika shin.eki*, mais a poursuivi son travail de vulgarisation avec d'autres techniques chinoises qui n'avaient encore jamais été présentées en langue vernaculaire. Son but n'est plus de collationner ou de compléter des techniques médiévales défectives, mais plutôt de proposer des ouvrages nouveaux, cohérents et se voulant pratiques pour des devins professionnels n'ayant que de maigres connaissances en chinois. Sa position est celle d'un correcteur critique, combattant l'ignorance qu'il perçoit derrière les pratiques des devins de son temps. Pour atteindre son but, il fait un usage efficace de diagrammes dûment commentés, de phrases mnémotechniques, d'exemples, et de «divination sur-le-champ» (*sokuji no uranai*), c'est-à-dire de listes de résultats détaillés et répartis en plusieurs catégories (choses perdues, personnes attendues, maladie etc.)³⁷. Comme il le dit lui-même, il n'entend pas accumuler des citations abstruses de textes chinois, ou des commentaires poussés sur les hexagrammes, mais au contraire mettre à la disposition des «gens du commun», c'est-à-dire des non-lettrés, des connaissances chinoises pratiques et relativement nouvelles. Sa retenue des premiers temps a fait long feu : on lui

35. Baba 1697 : *hanrei*.

36. Baba 1713 : vol. 1, f. 4 r°.

37. Voir Hayek 2008, Naraba 2010.

connaît au moins trente titres différents, dont plus de la moitié sont consacrés à des techniques divinatoires. De ce point de vue, Baba fut sans doute l'un des premiers auteurs à se consacrer aux manuels de divination, avec une autorité bien établie et assumée, comparable à celle de savants comme Kaibara Ekken (1630-1714), Nishikawa Joken (1648-1724), etc. Dès lors, il représente un pur produit de son époque, et illustre la façon dont les connaissances mantiques ont pu être largement diffusées et renouvelées entre le xvii^e et le xviii^e siècle.

Conclusion

L'exotérisation et les transformations du savoir divinatoire au cours de la première moitié de l'époque d'Edo représentent l'aboutissement d'un faisceau de processus conjoints. Dans cet article, nous avons surtout voulu mettre l'accent sur le rôle du médium (livre imprimé) et sur celui des auteurs de la fin du xvii^e siècle. Le fait que des savants laïques, ou redevenus laïques, et n'appartenant pas aux élites politiques, se soient approprié ces savoirs et aient choisi de les diffuser tout en opérant à terme un travail critique sur les contenus, conditionne en effet la réception, et par-là même l'usage de ces connaissances à cette époque, voire au-delà. Cette nouvelle intelligentsia se démarque des élites traditionnelles sur plusieurs points, mais nous en retiendrons surtout un : la plupart de ses membres n'exerçaient pas un métier directement lié à leurs talents dans les domaines qu'ils ont choisi de vulgariser. Autrement dit, ils n'étaient pas des spécialistes professionnels formés au sein d'un organisme dédié, comme pouvaient l'être les devins de cour de l'Antiquité. Yoshida Mitsuyoshi ne travaillait pas à l'établissement de calendriers officiels, Nishikawa Joken n'a pas commencé sa carrière comme astronome et Baba Nobutake ne gagnait pas, *a priori*, sa vie en pratiquant la divination. Nakane Genkei (1662-1733), auteur de plusieurs ouvrages sur le calendrier (dont une refonte du *Koreki benran* de Yoshida), les mathématiques ou encore l'astronomie et la lexicographie, était employé auprès de l'agence chargée de la régulation du cours de l'argent (*ginza*) à Kyôto³⁸. Bref, aucun de ces savants ne dépendait de son savoir pour assurer sa subsistance, mais ils écrivaient plutôt durant leur « temps libre » et à la demande des éditeurs.

Ces lettrés intermédiaires purent produire leurs livres pour au moins trois raisons : ils avaient le temps de le faire, n'étant pas au centre d'une bureaucratie gouvernante comme leurs « collègues » chinois et coréens ; les matériaux de base (livres chinois) nécessaires à l'élaboration des manuels étaient relativement disponibles grâce aux publications locales et aux échanges commerciaux ; et enfin ils étaient capables de lire lesdits textes chinois et ils avaient acquis, par

38. Takahashi 高橋 1985 : 54.

un moyen ou un autre, des compétences techniques dans les domaines liés à la divination leur permettant de vulgariser leurs connaissances pour le bénéfice d'autrui, sans pour autant nécessairement chercher à s'imposer comme des « maîtres » dans ces domaines. Experts en « études confucéennes », c'est-à-dire en sciences chinoises, ces auteurs n'étaient pas liés de manière existentielle à ces connaissances spécialisées, ni à une classe sociale particulière, mais appartenaient plutôt à un groupe informel partageant une culture commune, proche de la *Freischwebende Intelligenz* théorisée par Mannheim³⁹.

Ce sont donc les écrits de ces savants à temps partiel qui ont servi de base à la diffusion des connaissances mantiques auprès d'un public spécialisé. En effet, plusieurs types d'indices (notes manuscrites dans les imprimés, listes de livres, déclarations lors de procès-verbaux, etc.) indiquent clairement que la plupart des manuels évoqués ici ont fait l'objet d'une utilisation par des devins professionnels, appartenant souvent à des groupes de religieux populaires, notamment des « ascètes montagnards » (*yamabushi*)⁴⁰. Bien que l'on observe une laïcisation progressive du métier de devin, surtout en ville, à partir de la fin du XVII^e siècle, ces religieux diseurs de bonne aventure étaient (et restent encore) actifs dans le monde rural. Le fait qu'ils aient été en possession de manuels imprimés ou de copies manuscrites nous montre qu'une partie au moins de leurs activités était basée sur des connaissances issues des milieux intellectuels urbains, de sorte qu'ils pouvaient, de ce point de vue, servir d'interface entre ville et campagne. Ce faisant, ils ont pu contribuer à terme à l'uniformisation des savoirs mantiques à l'échelle du pays, et au-delà à la diffusion d'une vision du monde développée par les auteurs et compilateurs « humanistes » des manuels de divination.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

ANONYME (milieu XVII^e s.). *Shinsen on.yô hakke narabini shô* 新撰陰陽八卦并抄.

ANONYME (1671). *Kokon hakke taizen* 古今八卦大全. Kyôto, Nakano Sôzaemon.

ANONYME (1628). *Onmyô hakke no hô* 陰陽八卦之法. Kyôto (conservé dans le fond Kanô de la bibliothèque de l'université du Tôhoku)

BABA Nobutake 馬場信武 (1697) *Jûrui sankô baika shin.eki shôchu shinan* 聚類参考梅花心易掌中指南. [Kyôto], Uesaka Kanbê, Nagata Chôbê.

BABA Nobutake 馬場信武 (1713) *Shokatsu kômei senpô rigen-shô* 諸葛孔明占法俚諺抄. 9 vols. Kyôto, Kaneya Sonbê, Hachio Hanbê.

39. Mannheim 1936: 136 sq.

40. Voir Hayek 2011, Fukawa 布川 1992.

- KOIZUMI Shôtaku 小泉松卓 (1688) *Tôsho Chôreki* 頭書長曆. [Kyôto], Komori Zenzaemon.
- OKAMURA Kotôken 岡村己東軒 (1695). *Wakan hakke shoshô taisei* 和漢八卦諸鈔大成. 4 vols. Kyôto, Kosaji Han.emon; Osaka, Furubon. ya Seizaemon; Edo, Fujiya Saburôbei.
- TERAJIMA Ryôan 寺島良安 (c1712). *Wakan sansai zue* 和漢三才図会. Osaka, Ikeda-ya (Okada Saburôemon).
- YOSHIDA Mitsuyoshi 吉田光吉 (1648). *Koreki benran* 古暦便覧. [s.l.].

Sources secondaires

- BARBIER, Frédéric (2006). *L'Europe de Gutenberg : le livre et l'invention de la modernité occidentale*. Paris, Belin.
- BURKE, Peter (2000). *A Social History of Knowledge : from Gutenberg to Diderot*. Cambridge, Oxford, Malden, Polity & Blackwell Publishers.
- BUTLER, Lee A. (1996). «The Way of Yin and Yang. A Tradition Revived, Sold, Adopted». *Monumenta Nipponica*, n° 51.2 : 189-217.
- FAURE, Bernard. (2005). «Pan Gu and His Descendants: Chinese Cosmology in Medieval Japan». *Taiwan Journal of East Asian Studies*, n° 2.1 : 71-88.
- FIÉVÉ, Nicolas (dir.) (2008). *Atlas historique de Kyôto : analyse spatiale des systèmes de mémoire d'une ville, de son architecture et de son paysage urbain*. Paris, Éditions de l'Unesco/Éditions de l'Amateur.
- FUKAWA Kaoru 布川馨 (1992). *Sato yamabushi no uranai to majinai* 里山伏の占いと禁厭. Kaminoyama, Katô Shirô.
- FUKAZAWA Tôru 深沢徹 (2004). *Nihon koten gisho sôkan* 日本古典偽書叢刊. Tokyo, Gendai Shichô Shinsha.
- HAYEK, Matthias (2012). «Chishikigen toshite no shomotsu: kinsei shoki no uranaibon ni okeru 'e' to 'zu' o chûshin to shite 知識源としての書物—近世初期の占本における「絵」と「図」を中心にして—». In *Shinpojiumu 'eiri-uranaibon no kokusaiteki hikaku kenkyû'hôkokusho* シンポジウム「絵入り占本の国際的比較研究」報告書: 17-27 (Actes du colloque du même nom organisé par l'université Keiô, Tôkyô).
- HAYEK, Matthias (2008). «Edo jidai no uranai-bon: Baba nobutake o chûshin ni 江戸時代の占一本一馬場信武を中心に». In *Nihon bunka no jinruigaku/ibunka no minzokugaku* 日本文化の人類学/異文化の民俗学, Komatsu Kazuhiko kanreki kinen ronshû kankô-kai 小松和彦遷暦記念論集刊行会 (dir.). Kyôto, Hôzôkan: 324-345.
- HAYEK, Matthias (2010). «San.oki kô: chûsei kara kinsei shoki made no uranaishi no jittai o sagutte 算置考-中世から近世初期までの占い師の実態を探て—. *Kyôto minzoku* 京都民俗, n° 27 : 1-26.
- HAYEK, Matthias (2011). «The Eight Trigrams and Their Changes: An Inquiry into Japanese Early Modern Divination». *Japanese Journal of Religious Studies*, n° 38.2 : 329-368.
- KAWASE Kazuma 川瀬一馬 (1948). *Ashikaga gakkô no kenkyû* 足利学校の研究. Tokyo, Dai Nihon Yûbenkai, Kôdansha.

- KIMURA Sumiko 木村純子 (2012). *Muromachi jidai no onmyôdô to jîn shakai* 室町時代の陰陽道と寺院社会. Tokyo, Bensei Shuppan.
- KONTA Yôzô 今田洋三 (2009). *Edo no hon.ya-san : kinsei bunka-shi no sokumen* 江戸の本屋さん—近世文化史の側面. Tokyo, Heibonsha première édition 1977, NHK shuppanyôkai).
- MANNHEIM, Karl (1936). *Ideology and utopia : an introduction to the sociology of knowledge*, Translated by Louis Wirth and Edward Shils. London, New York, K. Paul, Trench, Trubner & co., ltd. ; Harcourt, Brace and company.
- MORI Mariko 森真理子, Tamura Kenji 田村憲治 (dir.) (1995). *Kinsei no setsuwa* 近世の説話. Osaka, Seibundô Shuppan, «*Setsuwa ronshû* 説話論集 vol. 4».
- MURAYAMA Shûichi 村山修一 (1981). *Nihon onmyôdô shi sôsetsu* 日本陰陽道史総説. Tokyo, Hanawa Shobô.
- NAKAMURA Shôhachi 中村璋八 (2000). *Nihon onmyôdô-sho no kenkyû* 日本陰陽道書の研究. Édition augmentée. Tokyo, Kyûko shoin.
- NARABA Masaru 奈良場勝 (2010). *Kinsei ekigaku kenkyû* 近世易学研究. Tokyo, Ôfû.
- Ng Wai-ming (2000). *The I Ching in Tokugawa Thought and Culture*. Asian interactions and comparisons. Honolulu, University of Hawai'i Press.
- Oka Masahiko 岡雅彦, Ichiko Natsuo 市古夏生, Ohashi Tadayoshi 大橋正叔 (dir.) (2011). *Edo jidai shoki shuppan nenpyô* 江戸時代初期出版年表. Tokyo, Bensei shuppan.
- OWADA Tetsuo 小和田哲男 (1998). *Jujutsu to sensei no sengoku-shi* 呪術と占星の戦国史. Tokyo, Shinchôsha.
- SUZUKI Ikkei 鈴木一馨 (2005). «Hoki naiden no onmyôdô-sho toshite no ichizuke ni kansuru kentô 『簞篋内伝』の陰陽道書としての位置付けに関する検討». Komazawa daigaku : *Bunka* 文化, n° 23 : 17-41.
- TAKAHASHI Hiromi 高橋博巳 (1985). «Nakane Genkei to Ogyû Sorai 中根元圭と荻生徂徠». *Bungei kenkyû* 文芸研究, n° 109 : 54-64.
- TANIGUCHI Katsuki 谷口勝紀 (2005). «Hoki naiden no shûkyô sekai 『簞篋内伝』の宗教世界». *Bukkyô daigaku daigakuin kiyô* 仏教大学大学院紀要, n° 33 : 33-48.
- WADA Yasuyuki 和田恭幸 (2007). «Sugita Kanbê kanpon no ichitokushoku 杉田勘兵衛刊本の一特色». *Kokubungaku ronsô* 國文學論叢, n° 52 : 68-74.
- WATANABE Morikuni 渡辺守邦 (1988). «Hoki-shô izen 簞篋抄以前». *Kokubungaku kenkyû shiryôkan kiyô* 国文学研究資料館紀要, n° 14 : 63-124.
- YANAGIZAWA Masaki 柳沢昌紀 (2003). «Kinsei zenki no shoshi, sugita kanbê no jo o meguru shomondai 近世前期の書肆・杉田勘兵衛尉をめぐる諸問題». *Chûkyô daigaku toshokangaku kiyô* 中京大学図書館学紀要, n° 24 : 98-69.
- YAYOSHI Mitsunaga 彌吉光長 (1983). «Shuppan kigen-ki no shoshi no katudô : Nakano Ichuemon to Tsuruya Kizaemon no baai 出版起源期の書肆の活動—中野市右衛門と鶴屋喜右衛門の場合—». *Kokugakuin daigaku tochigi tanki daigaku kiyô* 國學院大学栃木短期大学紀要, n° 17 : 67-85.

GLOSSAIRE

梅花心易数明鑑 *Baika shin.ekisû meikan*

卜士 *bokushi*

童蒙 *dômô*

絵巻 *emaki*

演禽斗数三世相 *Enkin tosû sanzeshô*

元禄 *Genroku*

銀座 *ginza*

五行 *gogyô*

八卦本 *hakke-bon*

八卦秘伝抄 *Hakke hidden-shô*

八卦図会 *Hakke zue*

兵書 *heisho*

秘伝 *hiden*

平仮名 *hiragana*

簞簞仮名抄 *Hoki kana-shô*

十干 *jikkan*

塵劫記 *Jinkôki*

十二支 *jûnishi*

十二運 *jûni. un*

漢文 *kanbun*

片仮名 *katakana*

河図洛書 *kato rakusho*

慶長 *Keichô*

九曜星 *kuyôshô*

古曆 *Koreki*

坤 *Kon*

講釈 *kôshaku*

後天 *kôten*

門跡 *monzeki*

納音 *natchin*

二十八宿 *nijûhasshuku*

日葡辞書 *Nippo jisho*

陰陽寮 *onmyôryô*

陰陽道 *onmyôdô*

陰陽師 *onmyôji*

陰陽八卦占抄 *On.yô hakke uranai-shô*

折り本 *orihon*

曆占 *rekisen*

算道 *sandô*

三世 *sanze*

三伏日 *sanbukunichi*

戦国 *Sengoku*
先天 *senten*
邵雍 *Shao Yong*
指南 *shinan*
心易 *shin.eki*
真言 *Shingon*
新梓 *shinshi*
神書 *shinsho*
初学 *shogaku*
書籍目録 *Shojaku mokuroku*
初蒙 *shomô*
抄物 *shômono*
修験道 *shugendô*
即時の占い *sokuji no uranai*
大成 *taisei*
集成 *shûsei*
鍛錬無き人 *tanren naki hito*
天台 *Tendai*
天門八卦抄 *Tenmon hakke-shô*
頭注 *tôchû*
山伏 *yamabushi*